

OTAGES EN OISANS ...

Je m'étais accordé, ce jour-là, un peu de détente, et avec un prêtre qui séjournait au presbytère, nous étions allés en montagne; en direction de CHAMROUSSE. Nous rentrons le soir, assez tôt, quand, en abordant le village par la route de BOULLOUD, je vis venir au-devant de moi, Monsieur le Maire CHAUFFIN et son Adjoint de PINET d'URIAGE, Monsieur BELMAIN. Ils m'attendaient l'air triste et anxieux ...

« Vous savez ce qui est arrivé, Monsieur le Curé? Des hommes du Maquis de l'OISANS sont venus cet après-midi et ont pris en otages Madame SARRAZ-BOURNET et sa fille ... Nous sommes inquiets. Pourriez-vous intervenir pour les faire relâcher? Vous êtes le seul à pouvoir faire quelque chose! ».

Je savais que l'un et l'autre étaient des amis de la famille SARRAZ-BOURNET et je ne m'expliquais pas moi-même cet enlèvement. « Vous pouvez compter sur moi et dans les plus brefs délais dans la mesure où ce sera possible ... Je vais faire tout ce que je pourrai. »

Depuis le départ des miliciens, il y avait bien eu deux bombes qui avaient éclaté devant le domicile de personnes que l'on soupçonnait être favorables à la Collaboration, mais cette initiative me surprenait. J'eus donc recours, le jour même, à une intermédiaire très sûre et qui connaissait bien le Capitaine LANVIN. Elle lui demanda de me rencontrer d'urgence. Je n'escomptais pas sa visite, car je ne le connaissais pas personnellement mais ma notoriété s'était vite répandue et c'est lui qui voulut venir me voir au presbytère.

C'était un capitaine de carrière qui me parut, dès l'abord, compréhensif et bienveillant à mon égard. Je lui expliquai donc ce qui était arrivé ...

« Mais oui, me dit-il, et je n'avais pas donné d'ordre, ce sont quelques hommes qui ont pris cette initiative... ».

Je lui fis part de mon étonnement: « Il n'est pas normal et même injuste de faire supporter à deux innocentes sans défense la faute d'un tiers. Ce n'est à mon sens ni très courageux, ni loyal : c'est même un peu lâche. ».

« Mais je vous comprends Monsieur le Curé, je n'aurais jamais pris cette initiative moi même. ».

« D'ailleurs, Capitaine, ajoutais-je, Monsieur SARRAZ-BOURNET, qui appartient aux Services de VICHY, n'est peut-être pas l'homme qu'on pense ! ... Savez-vous que c'est lui qui a pris l'initiative, dans une circulaire aux préfets et aux maires, de prévoir un supplément de cartes d'alimentation à distribuer aux Juifs (qui en étaient officiellement privés?)... D'ailleurs, il est directeur des services administratifs du Ministère de l'Intérieur. C'est un technicien qui est au Gouvernement depuis longtemps ... Ce n'est pas un politique... ».

« Monsieur le Curé, je suis d'accord avec vous et je m'engage à rendre leur liberté aux deux otages dans le plus bref délai. ».

« Je vous remercie de votre compréhension, mon Capitaine. ».

Et après avoir échangé quelques réflexions sur la situation, il prit congé.

Madame et Mademoiselle SARRAZ-BOURNET rentrèrent, en effet, chez elles les jours suivants.

Quelle chose triste et laide que la vengeance !
Comme je me réjouissais de ce retour à la justice !

Episode 35 cité de la page 135 à 138

UNE PETITE FILLE NUE SUR LA ROUTE...

Cet épisode a pour but d'achever de peindre l'image du pays, de faire réapparaître l'atmosphère de désordre et d'insolite que l'Occupation, la Milice et la Résistance y avaient progressivement développée.

On sait que le Commandement Allemand, dans la crainte d'un débarquement allié sur la Côte d'Azur, avait réquisitionné une longue bande en bordure de la mer, dans la région de TOULON, en particulier. Les habitants de cette zone furent donc répartis, par les soins des préfectures, dans les communes de la région Sud-est.

SAINT-MARTIN d'URIAGE avait accueilli, à ce titre une famille nombreuse qui fut logée dans une maison du hameau du ROSSIN, que l'on appelle « la maison du cadran solaire ».

Cette famille était pauvre et devait vivre sur les allocations qu'elle recevait de l'Etat. Malheureusement, le père qui aimait mieux la bouteille et la cigarette que le travail, vendait les tickets de sucre de ses enfants pour acheter du tabac et n'avait jamais plus de sous dès le milieu du mois. Il allait couper du bois à la hache chez les voisins ... C'était la misère ...

Un jour, une grande jeune fille en vacances, HENRIETTE FAURE, qui traversait le hameau pour se rendre à SAINT-NIZIER, vit tout à coup jaillir du portail de cette maison, une petite fille nue suivie de plusieurs de ses frères et sœurs (ils étaient dix) dans une tenue à peu près identique ...

Emue jusqu'aux larmes d'avoir sous les yeux une pareille détresse, elle courut auprès de sa mère, à BOULOU, pour rassembler quelques vêtements et confectionner robes et pantalons pour ces pauvres malheureux... Sa visite fut accueillie avec empressement par la maman, car c'était bien, en effet, la tenue habituelle de ces enfants, à l'exception de l'ainée qui était chargée, elle, de faire les courses au village et qui, pour cela, était habillée.

Le pauvre père de famille, défaillant, n'était pas sans excuse. Où aurait-il pu trouver du travail ? Et puis, quand on a été chassé brutalement de sa demeure et de son environnement, il est compréhensible que le moral soit au plus bas et que certains sentiments de revanche naissent spontanément dans le cœur.

L'installation du groupe F.T.P. dans la forêt de PREMOL fut l'occasion pour lui, à la fois d'affirmer son patriotisme et de donner libre cours à son ressentiment. Sans hésiter, il s'enrôla dans ce camp qui convenait à ses aspirations et où il trouva, en outre, quelques ressources qui changèrent rapidement la situation précaire de sa nombreuse famille restée, elle, au hameau du ROSSIN.

Un curé entre la Milice et le Maquis – J. Martel, ancien curé de Saint-Martin d'Uriage

J'ai appris récemment, par la lecture de quelques pages du livre du Capitaine LANVIN, que ce groupe volant du LUITEL, (c'est ainsi qu'on le nommait) conduisait ses actions de connivence et aux côtés du Maquis de l'OISANS.

C'est la raison pour laquelle je n'eus pas l'occasion de rencontrer ses chefs, Je l'ai toujours regretté, car ma position de médiateur, admise par tous, dans le pays, aurait sans doute permis de pallier les quelques bavures survenues à URIAGE et à SAINT-MARTIN, Je sais, en effet, maintenant que les chefs de ce groupe (notamment M, DALMASSO) étaient de vrais patriotes (dont certains donnèrent leur vie héroïquement) et des chefs sérieux avec lesquels il aurait été possible de discuter.

LA MISERE NE REVELE PAS D'UN SEUL COUP TOUS SES SECRETS !...

LA DERNIERE CHANCE ...

Ma tâche n'était pas achevée. Je n'oubliais pas que deux de mes paroissiens étaient encore entre les mains des miliciens de GRENOBLE.

De plus, je venais de recevoir la visite de la Présidente de l'Action Catholique Diocésaine, venue tout exprès, me demander d'intervenir auprès des miliciens qui avaient arrêté toute la famille du Baron MOUNIER, parce qu'ils avaient identifié leur fils dans un maquisard qui venait d'être tué sur la route de LA MURE à CORPS, afin d'obtenir leur libération. Par ailleurs, les otages de GRENOBLE étaient encore internés, car les négociations conduites par le Maquis, après avoir pris une tournure favorable, avaient échoué au dernier moment et je voulais insister auprès des Chefs GIAUME et BERTON, pour qu'ils ne soient pas livrés aux mains de la Gestapo (qui n'aurait pas manqué de les envoyer immédiatement en camp de concentration ...).

Enfin, j'avais appris que les miliciens devaient, à bref délai, quitter GRENOBLE, leur sort étant lié à celui de l'Armée Allemande, désormais fort ébranlée sur notre territoire.

Je savais que ma démarche était risquée, mais l'enjeu était trop important pour être négligé. Je descendais donc à GRENOBLE avec l'intention de voir Chef GIAUME d'abord (je le connaissais mieux) et, si nécessaire, Chef BERTON, le grand patron de la Milice.

On m'avait dit que Chef GIAUME occupait la Maison de l'Etudiant sur les Grands Boulevards. Ce n'était pas exact et l'on m'envoya place Victor Hugo, où il n'était pas davantage. Finalement, je le trouvais dans une dépendance du Lycée Champollion. Je le connaissais assez pour lui parler franchement de l'objet de ma visite. Il était bien disposé à mon égard, mais il me fit remarquer que les prisonniers passaient automatiquement aux mains de la Gestapo. « Mais pour tout cela, me dit-il, il vous faut voir le chef BERTON. »

Sans perdre de temps, je me rendis à sa résidence, c'est-à-dire à la maison de la Milice (qui occupait l'ancien Hôtel Gambetta sur le boulevard de ce nom). La maison était protégée extérieurement par un fort grillage qui allait du sol à la hauteur du toit. L'impression éprouvée était sinistre ... celle d'une antre de personnages dangereux et en permanence sur le qui-vive. Où allais-je porter mes pas? Heureusement que j'avais toutes les garanties du côté de la Résistance !...Je me fis annoncer et le chef en personne vint m'accueillir. Je passais avec lui entre deux haies de miliciens en armes. Nous montâmes au premier étage et, là, posant son revolver sur la table, il se disposa à m'écouter. Je commençais par plaider la cause des dames MOLLARD, mes paroissiennes. Il tomba assez vite d'accord avec moi et me dit, généreux : « Allez, je vous rends vos femmes » (sic). La suite était plus délicate et il m'affirma ne pas pouvoir prendre d'engagement à l'égard de la famille MOUNIER et des otages de Grenoble, mais sa position n'était pas définitive ... Je conclus par la suite qu'avec Chef GIAUME, ils comprirent, après ma démarche, que le seul moyen d'éviter de les livrer à la Gestapo était de libérer tous les otages avant leur départ. Madame MOLLARD et sa fille ALICE rentrèrent à

SAINT-MARTIN un des jours suivants. J'appris, avec quelle joie, que la famille MOUNIER et les notabilités prises en otages à GRENOBLE avaient à leur tour été libérées... Ouf! Je respirais ! ...

J'ai cru comprendre à travers ce comportement que mon attitude, à la fois ferme et sans équivoque à l'égard des chefs de la Milice et ma loyauté m'avaient valu, à leurs yeux, un tel crédit personnel qu'ils firent le plus grand cas de ma demande et me retournèrent, en bienveillance, les services que je leur avais rendus.

Je l'appréciais... Ils étaient restés, malgré tout, des « hommes »...

Je dois dire que chef BERTON, à la fin de cette entrevue, aurait souhaité m'engager dans une autre filière ... Mais il n'insista pas quand je lui dis que cela m'était impossible, car c'était en dehors et loin de ma paroisse.

Je ne me faisais pas d'illusion et je sentais bien que ce fut grâce à un « coup de pouce » de la Providence que j'avais échappé personnellement au danger et que ma démarche de la dernière chance avait été aussi fructueuse! ...

ULTIME SOUBRESAUT ...

(13-14 août 1944)

En recul au Nord et au Midi, l'Armée Allemande de l'intérieur, de plus en plus réduite en nombre, se sentait, à GRENOBLE, de plus en plus enserrée aussi dans l'étau que formaient les maquis de tous les côtés ...

Après le grand coup porté au Maquis de VERCORS, elle décida, en grand secret, une action contre les Maquis de CHAMROUSSE et de l'OISANS. Sans doute pour ménager un effet de surprise, elle choisit un itinéraire imprévisible et volontairement caché. L'expédition était faite à pied et avec des armes légères. Evitant les grandes routes, la troupe gagna donc URIAGE par EYBENS et le plateau d'HERBEYS, utilisant, de préférence, les sentiers ou les chemins de champs. Le téléphone arabe fonctionna admirablement. La nouvelle se répandit aussitôt comme la poudre. L'itinéraire suivant demeurait pourtant inconnu.

Personnellement, je perçus très fort le danger que je courrais si la troupe venait à passer par SAINT-MARTIN. Après avoir hésité un moment, je refusai de me planquer et décidai de rester à mon travail, comme je l'avais toujours fait. Par contre, un jeune homme du hameau du MEFFREY craignant d'être arrêté (il avait 20 ans) crut plus prudent de se retirer quelques jours dans la forêt et de s'abriter dans la grange qui se trouve au pied de la cascade de l'OURSIERE. Avec des provisions, il avait pris sa ligne, pour occuper le temps, dans le ruisseau de la prairie de l'OURSIERE.

Suivant le même plan, le détachement allemand ne fit que traverser la route d'URIAGE et, évitant le village de SAINT-MARTIN, s'engagea dans un sentier qui le conduisait précisément au hameau du MEFFREY. Il y fit halte et, avant d'attaquer l'ascension de CHAMROUSSE, prit un jeune dans le hameau, en lui demandant de lui servir de guide. Il gagna donc CHAMROUSSE et ROCHE BERANGER et, n'ayant pas trouvé de maquisards, il mit le feu à l'unique chalet de ROCHE BERANGER. Ayant gravi le sommet de CHAMROUSSE, il gagna, par les lacs ROBERT, le sentier qui domine la prairie de l'OURSIERE et conduit au chalet alpin de la PRAZ. Ayant aperçu le jeune homme qui péchait dans le ruisseau de la prairie, quelques soldats se mirent à tirer sur lui comme sur un gibier, sans autre raison que la hantise du «Terroriste », comme ils nommaient les Résistants. C'était le jeune JOSEPH BERT, mon paroissien.

Gravement blessé, il eut la force de se trainer jusqu'à la forêt où il se cacha sous les branches basses d'un jeune sapin ...

C'est là que, deux jours plus tard, les voisins, partis à sa recherche, le trouvèrent mort ...

On imagine l'atroce souffrance de ce jeune garçon qui, perdant son sang, se sentit mourir dans une telle solitude, dans ce silence de la forêt, si apaisant pour le promeneur, mais que, lui, était bien impuissant à percer pour appeler au secours !...

Les Allemands avaient continué leur marche vers le chalet de la PRAZ où ils couchèrent et, avant de repartir, prirent un second otage pour les guider à travers le versant sud de BELLEDONNE, vers le hameau du RIVIER d'ALLEMONT où ils comptaient bien surprendre le maquis du Capitaine LANVIN.

Je suis mal renseigné sur ce qui se passa alors. Selon certaines informations, les hommes du maquis se seraient mis en place pour barrer aux Allemands la route de l'Italie par le col de la Croix de fer qui passe, en effet, par le RIVIER d'ALLEMONT.

C'est dans ces conditions que se seraient produits en série des accrochages meurtriers et efficaces.

Les Allemands déçus auraient brûlé des maisons et des granges.

Ils se débarrassèrent de leurs guides en les fusillant et durent reprendre sans gloire la route de GRENOBLE où les attendaient, paraît-il, de nouvelles escarmouches... habillement préparées par le maquis.

Mais leur équipée avait totalement manqué son but et la Résistance insaisissable était toujours là, prête à les harceler... La déception dut être grande pour eux et la menace toujours également présente de tous les côtés ...

Tout SAINT-MARTIN accompagna JOSEPH BERT en des funérailles émouvantes où l'on sentait gronder dans les cœurs l'indignation que suscite tout acte de barbarie...

Quand donc seraient chassés de notre territoire ces hommes dont la présence symbolisait la plus haïssable oppression!

Mais leurs jours étaient désormais comptés et bientôt ce serait leur tour de baisser la tête !...

O INFAMIE ! ...

(24 août 1944)

Les Américains avaient progressé rapidement sur la route des Alpes et, déjà, on parlait de leur arrivée imminente à GRENOBLE...

La garnison allemande de cette ville avait été trop réduite pour résister à la pression simultanée des blindés alliés et des maquis qui n'attendaient que cette heure pour intervenir eux aussi.

Les miliciens étaient partis quelques jours plus tôt. Les chefs de l'Armée Allemande décidèrent d'abandonner la ville à leur tour et d'essayer de trouver un passage vers le Nord du pays ... Il ne s'agissait pas de passer par LYON sur le point d'être occupée par les troupes alliées qui remontaient la vallée du RHONE. La seule solution était de tenter une sortie par le Vallée de l'ISERE et de CHAMBERY (22 août).

Mais le Capitaine STEPHANE n'était pas resté inactif. Descendant de la hauteur, il était venu jusqu'en bordure de la route de CHAMBERY sur la rive gauche de l'ISERE, en un point où la forêt descend jusqu'aux abords immédiats de cette route.

Les Allemands avaient, en effet, choisi de suivre l'itinéraire GIERES-DOMENE, LENCEY, etc. Sans le savoir, ils servaient à merveille le plan de STEPHANE. Avec son génie de la ruse de guerre, il avait disposé ses hommes (80 environ) par groupes de trois ou quatre, avec fusils mitrailleurs et fusils individuels, tous les 150 mètres et sur un front de deux ou trois kilomètres.

Quand les Allemands vinrent à passer, ils se firent copieusement arroser de balles, à n'en plus finir, au fur et à mesure qu'ils progressaient... A tel point qu'ils estimaient à plusieurs milliers les effectifs cachés dans la forêt... Il ne s'agissait pas, pour eux, de s'arrêter et d'engager le combat. Ils se contentèrent de cribler la forêt de balles perdues, à défaut de voir jamais un objectif quelconque ...

La suite du parcours se fit sans incident mais, à leur grande surprise, ils se heurtèrent, avant d'entrer à CHAMBERY à une formation de Résistants assez bien équipés pour leur barrer la route ...

Ne pouvant forcer ce barrage, ils décidèrent de rentrer à GRENOBLE dans l'espoir de trouver la ville encore libre... Mais, parvenus au niveau de DOMENE, coup sur coup, ils apprirent l'arrivée des Américains et se retrouvèrent de nouveau sous le feu répété et violent des batteries de STEPHANE... Devant les pertes en hommes et sentant la partie définitivement perdue, l'ordre fut donné à la troupe de mettre bas les armes et l'on hissa le drapeau blanc en signe de reddition ...

La fusillade cessa et le vainqueur ne tarda pas à paraître : c'était STEPHANE suivi de ses hommes ...

Quelle ne fut pas la stupéfaction des Allemands! O infamie! C'était entre les mains des « terroristes» qu'ils devaient faire leur reddition ... Ce n'était pas un Général, pas un Colonel, pas même un Commandant qui dirigeait la troupe, mais un grand gaillard, en tenue de brousse dont on ne distinguait même pas les galons ...

Mais lorsque STEPHANE se mit à leur parler dans leur langue, qu'ils entendirent le timbre de sa voix donnant des ordres ... Qu'ils lurent dans son regard et dans ses gestes l'autorité qui émanait de toute sa personne, ils comprirent, sans doute, bien vite qu'ils avaient affaire à un chef: « Er ist ein Offizier, ein Groboffizier » devaient-ils se dire «(C'est un officier, un grand officier. »).

Tout se régla rapidement : ils déposèrent leurs armes ainsi que les revolvers des officiers, une partie de ces armes furent transportées à la Mairie de SAINT-MARTIN d'URIAGE, tandis que la troupe, en rangs par quatre, était conduite au pas à GRENOBLE, pour y être emprisonnée.

La force, qui se croyait invincible, se trouva bien marie quand elle dut baisser les bras devant le simple courage vêtu de pauvreté et de justice ...

Ô infamie!

P.S. La relation des faits que l'on vient de lire est celle qu'a conservée ma mémoire d'un récit rapide et certainement incomplet du Capitaine STEPHANE. Il doit être lu plutôt comme une image stylisée de l'événement historique qui, au dire du Capitaine LANVIN, fut marqué surtout par le désarroi et la débandade de ce reste d'Armée Allemande, les uns cherchant une issue par la MAURIENNE, d'autres s'évanouissant dans la nature et une autre partie revenant sur GRENOBLE. C'est de ce dernier groupe que je dirai quelques mots entendus de la bouche du Capitaine LANVIN (actuellement Lieutenant Colonel) et de M. MADEVA, président de l'ANA.C.R. de SEYSSINET, qui participa à ce que l'on a appelé la bataille de GIERES. Celle-ci dura une bonne partie de la journée du 24 Août. Les éléments du Maquis de l'OISANS y prirent une large part à l'avant de la compagnie STEPHANE. Les Allemands qui avaient encore 4 ou 5 canons, tirèrent quelques obus sur GRENOBLE, mais c'est entre DOMENE et GIERES que se développa une lutte acharnée et dispersée à la manière du Maquis.

Les Américains, qui venaient d'arriver à GRENOBLE, prirent eux-mêmes part à la bataille, en pilonnant de leurs obus une ferme où s'étaient retranchés un certain nombre d'Allemands.

La bataille était devenue sans issue pour les occupants d'hier, mais comment se fit exactement la reddition sans condition? Entre les mains des Américains, disent certains ...

Il semble plutôt qu'elle se fit, tout-à-fait sans gloire, par groupes séparés, entre les mains des véritables vainqueurs, les différentes sections du Maquis.